

Ali

Une vie, un combat,
une icône

Deux livres magnifiques et une exposition parisienne rendent hommage à ce héros du XX^e siècle.

CHRISTOPHE PASSER

Il y a si peu de héros en ce monde. Celui-là vit depuis trente années avec les attaques de la maladie de Parkinson. Il y a quelque temps, il se disait prêt à partir en Israël, pour servir de cobaye à un traitement expérimental. C'est un homme affaibli de 68 ans qui n'apparaît presque plus en public. La plus grande gueule de tous les temps est devenue un étrange bouddha sombre. Lui qui n'avait jamais tremblé, il tremblote désormais. Le vertige des existences a des ironies cruelles. Savoir cela, c'est aussi comprendre un peu de ce que fut la seconde moitié du XX^e siècle, batailles et pertitions, illusions et magies

s'appelle Mohamed Ali.

Pour tenter d'en saisir le miracle, il y a sept ans, les Editions Taschen avaient publié *GOAT (Greatest Of All Time*, le plus grand de tous les temps) «livre le plus mégalo-mane de l'histoire de la civilisation», selon le mot juste du magazine allemand *Spiegel*. Dix mille exemplaires seulement d'un ouvrage géant, des milliers de photos, témoignages exceptionnels. Et un prix poids lourds: entre 4500 et 11 000 francs suisses la copie. Il aura ainsi fallu attendre cet automne pour une édition enfin abordable de cette parution incroyable. Format plus petit (33 cm sur 33 cm, quand même), les 652 pages conservent leur force d'impact ahurissante: l'uppercut de ce >>>

noires, rings et *killing fields*: cette aventure



VIE DE BOXEUR Houston, novembre 1966, Cleveland Williams est au sol. La photo de Neil Leifer, prise à 24 mètres au-dessus du ring, est l'une des plus belles de l'histoire sportive.

>>> monument est désormais littéralement offert à 150 francs.

Cette sortie souligne une actualité forte autour d'Ali. Le grand photographe iranien Abbas, qui avait assisté au choc Ali-Foreman en 1974 à Kinshasa (pour lequel le cliché du «combat du siècle» est le moins galvaudé), publie *Ali*, 80 images d'un match historique. Et la Galerie Polka, à Paris, expose les portraits du champion que William Klein a réalisés à partir de captures d'images de son film autrefois consacré à Ali. A eux trois, ces livres et cet accrochage racontent une vie qui fut combat, et fit de Mohamed Ali une icône.

LA VIE D'ALI

«Je suis le plus grand.»

Cassius Marcellus Clay Sr., dit Cash, père d'Ali

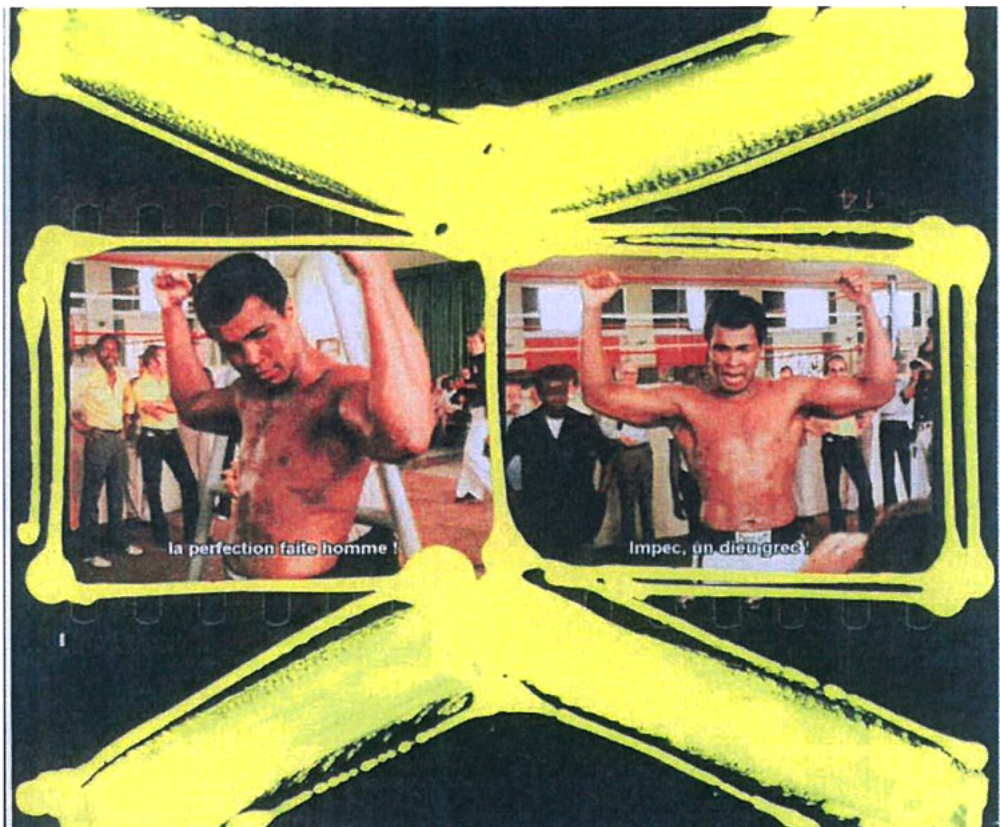
Né en 1942, Cassius Clay, le même nom que son père, c'est un gosse de la banlieue de Louisville, Kentucky, au début des fifties, et il court. Il court sur 20 blocs, à côté du bus scolaire, il essaie de le battre, halètement, sueur, il veut arriver avant ce bus. Cassius boit de l'eau parfumée d'ail, jamais d'alcool, il mange des œufs, il est d'une timidité malade avec les filles, il n'arrête pas de boxer l'air dans le vide, partout, en

marchant dans la rue. Il est le fils d'Odetta et de «Cash», surnom de Cassius Marcellus Senior.

Cash vit de petits boulots et d'une carrière artistique de peintre frustré. C'est le Kentucky, *brothers and sisters*, ce n'est pas aussi violent que l'Alabama ou d'autres Etats du Sud. Ici le racisme est plus mou, un code de conduite hypocrite. On ne sert pas les nègres partout, on les tolère. Cash Clay est un coureur de jupons qui fait sa pelote en peignant des enseignes, il est bon pour ça: magasins, restaurants, de grandes lettres colorées. «I am the greatest», je suis le plus grand, ce n'est pas le fils qui l'a dit en pre-

mier: c'est le père. Une amertume, le sentiment de n'être pas reconnu.

A 12 ans, le gamin avait été touché par la boxe. Il avait rencontré un flic (on lui avait volé son vélo) qui entraînait dans la salle du coin. Dans le livre énorme de Taschen, il y a cette photo bouleversante du même posant en garde avant le premier combat amateur, catégorie mouche. Il battit un certain Ronnie O'Keefe. Cassius fit au total 106 combats amateurs. Son père n'en vit aucun. Il fallut attendre le titre olympique, à Rome en 1960, pour que daddy découvre qu'il y avait un intérêt à tirer d'être le papa du champion. Plus tard, dans les seventies, ils se réconci-



ICÔNE PLANÉTAIRE Retravaillant et peignant des captures d'écran de son propre film sur Ali, William Klein, après Warhol et d'autres, met l'art au service d'une figure emblématique de la boxe, de la culture et de la politique.

lièrent. Après avoir battu Joe Frazier, celui qui était devenu Ali fanfaronnera devant les caméras: «Vous avez vu l'artiste?»

L'artiste, c'était lui, maintenant. Une vitesse folle, une capacité d'invention, une intelligence du corps jamais vue ni revue sur un ring. Un danseur volant, Noureev en short, qui effleurait, caressait, variait les frappes, pilonnait soudain. Une géométrie combattante aussi, esthétique du K.-O. saisie par un génie photographique, Neil Leifer. Ali invectivant Sonny Liston au sol en 1965 («Bats-toi, enfoiré!»), c'est lui. Lui encore, Cleveland Williams effondré pile dans la diagonale du ring une nuit de 1966 à Houston, alors qu'Ali lève les bras: la plus incroyable image de l'histoire du sport. Si loin du gosse qui courait plus vite que le bus, n'avouant jamais qu'il n'avait pas assez d'argent pour payer deux places: il laissait la sienne à son petit frère. *Greatest Of All Time* montre d'un bout à l'autre cette geste unique.

LE COMBAT D'ALI

«Tu me déçois, George.
Ma grand-mère cogne plus fort
que toi!»

Ali à George Foreman, sur le ring à Kinshasa, 1974
Abbas, photoreporter iranien, est au Zaïre en octobre 1974, pour *Rumble in the Jungle*, bagarre dans la jungle, l'hallucinante rencontre Ali-Foreman au pays de Mobutu. En 1967, Ali avait été déchu de son titre pour avoir refusé de servir au Vietnam. Sa déclaration – «Les Viets ne m'ont rien fait» – reprise par les militants antiguerre de l'époque, avait été transformée en: «Aucun Vietnamien ne m'a jamais traité de nègre.» Additionnée à sa conversion à l'islam, l'affaire en fait un ennemi public américain, il passera trois ans sans boxer avant de revenir en 1970 avec des fortunes diverses. Jusque-là vaincu, il se fait mettre au tapis par Joe Frazier et casser la mâchoire par Ken Norton. Entre-temps, le titre mondial avait échoué à George Foreman, un monstre absolu.

Tout a été dit de ce match. La folie de combattre à 4 heures du matin (pour le décalage horaire des télé américaines), ce

dingue sadique de Mobutu retenant tout le monde six semaines en otage au Zaïre (à la suite d'une blessure de Foreman, le match avait été reporté), le concert délirant qui avait précédé (James Brown, Makeba, BB King...), 25 000 personnes dans le stade hurlant «Ali, bo mayé!» (Ali, tue-le!), Norman Mailer pour écrire la légende, le clash culturel entre Foreman, ressenti comme un Amerloque postcolonialiste, et Ali qui faisait le coup du retour sur la terre des ancêtres.

Abbas est au bord du ring: «J'ai encore en tête cette image du premier choc. Je n'avais jamais rien vu d'une telle violence.» Ses photos d'alors, devenues maintenant un livre, montrent Foreman, archifavori, s'enferrant dans les cordes et filets d'Ali, avant d'être englouti par l'Afrique. A la huitième reprise, il est cueilli d'une droite énorme, la sueur gicle. Ali redevient le champion du monde des lourds et le regarde tomber, torero devant le fauve. Cet instant incroyable est au-delà de la boxe, de la tactique ou du sport: l'Histoire.

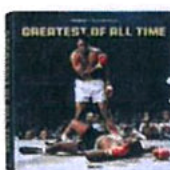
L'ICÔNE ALI

«Si un extraterrestre était arrivé
et avait réclamé le plus beau
représentant de la race humaine,
on aurait dû lui donner Ali.»

Ferdie Pacheco, homme de coin d'Ali
dans les années soixante

Il n'a jamais fait de musculation, il était beau comme une statuaire africaine, dessiné comme une œuvre d'art. Son visage n'a jamais eu l'aspect fracassé, nez aplati, de tant de guerriers des rings. Il y a une élégance infinie chez lui, additionnée d'une gentillesse non feinte et de cette conscience politique outrancière faite à la fois de soif de justice et de bon sens.

De Malcolm X à Mandela, il croisa les durs et les doux, au service de la black culture, contre tout racisme, fraternité qui n'oublierait ni la provocation ni l'humour. Tableaux ou T-shirts, d'Andy Warhol à William Klein, exposant actuellement ses portraits d'Ali à Paris, il n'a jamais cessé de fasciner. Un jour à l'Université Harvard, après avoir terminé sa carrière de boxeur, il donna conférence devant des centaines d'étudiants. A la fin, un cri retentit, réclamant un poème. Le silence se fit. Mohamed Ali dit alors: «Me. We.» Moi. Vous. L'ovation fut inouïe. Il y a si peu de héros en ce monde. o



«Greatest Of All Time». Editions Taschen, 652 pages.

«Ali, le combat». Editions Sonatine, 125 pages.



«Exposition William Klein». Polka Galerie,
Cour de Venise, 12, rue Saint-Gilles, Paris.
Jusqu'au 19 février.